



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



LES YEUX DE VERRE.

J'ai peur.

Un fantôme me poursuit ; le jour, il me laisse à peine en paix, c'est-à-dire que je ne vois pas son regard colorié et flamboyant fixé sur moi, et me glacer d'épouvante ; mais je sens sa présence à chaque coin de rue, sur les boulevards, sur les quais, sur les places publiques, il me menace comme une avalanche suspendue sur ma tête.

On ne guérit pas de la peur ; je sollicite un lit aux Incurables.

Oh ! c'est que le monstre est horrible, multiple, prompt, acharné et dévorant. Je vais le décrire.

Son corps est long et jaunissant, sa croupe est noire, rude et impénétrable; sa tête est mouvante, divisée en deux parties, avec des ligamens, des membranes actives qui semblent broyer tous les obstacles qu'elles rencontrent, et qui, détachées de lui-même, sont comme deux êtres distincts de celui dont elles dirigent toute la vie.

Au sommet de cette tête, brille dans le milieu du front quelque chose d'agissant, que je ne pourrais comparer qu'à un cerveau intérieur, à un gouvernail vivant, à un rouage de chair qui mène, dirige et conduit, au moyen de liens et d'un long aiguillon, qui agit sur toutes les parties de la face.

Alors, sur la poitrine du monstre, il y a deux membranes transparentes, on les retrouve sur l'un et l'autre côté de son corps; et la fable de cette fenêtre qui montrait l'âme de la fille que Vulcain avait créée, se trouve ainsi réalisée; tout l'appareil intestinal du monstre est à jour.

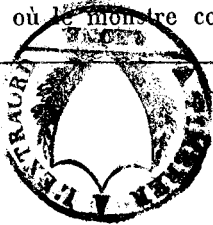
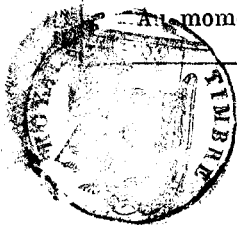
Pour pattes, il a quatre membres roulés en circuit, garnis d'écaillés de fer et qui s'appuient à une longue arrête qui règne sur la partie inférieure du corps.

Lorsqu'il se met en marche, on entend d'abord un gémissement aigu, criard, faux, qui résonne comme le son d'une trompette à modulations aigres et sans cadence.

La gueule du monstre est placée à l'extrémité de son corps. Étrange aberration de la nature! Par cette gueule toujours ouverte il dévore tout ce qu'il rencontre sur son chemin, et qu'il appelle du geste et de la voix, comme les syrènes, de douce et cruelle souvenance.

Et lorsque les victimes sont entassées dans son sein; lorsque sa glotonnerie les a pressées l'une contre l'autre, rangées dans le gouffre de son vaste abdomen; il les agite d'un mouvement convulsif, il les heurte, il les foule, il les meurtrit, il leur fait payer rançon, puis il les vomit, et court aussitôt après une proie nouvelle, il est insatiable.

Au moment où le monstre commence sa route, ses



premiers pas font entendre de sourds mugissemens , des roulemens qui ressemblent à ceux de l'orage ; jamais ses cris ne sont plus atroces et plus retentissans que lorsqu'il fait craquer son ventre vide et affamé.

Le jour , dès que le soleil se montre au-dessus de l'horizon , il parcourt la ville en tous sens , il l'explore , il marche , il s'arrête , il écoute , il appelle , il invite , il roule , il crie , il mugit , il avertit de son passage et de sa présence.

La nuit , il redouble d'activité et d'ardeur ; c'est alors qu'on voit ses yeux briller d'un feu sinistre , flamboyer de terribles couleurs , et lancer au loin d'épouvantables reflets.

Tantôt du fond d'une longue rue , on aperçoit des lueurs rougeâtres , ensanglantées , redoutables , qui courent au devant de vous et éclairent sa marche , tantôt des lueurs , pâles , vertes , mortelles , bleues comme un feu d'enfer , chatoyent au loin , et s'approchent comme une inévitable menace.

D'autres fois , il arrive que l'un de ses yeux brille d'un éclat de fournaise ardente , tandis que l'autre est comme le dernier éclair d'un flambeau de souffre.

Je l'ai vu se parer des couleurs du soleil couchant , jaune , mais terne , éteint et toujours sinistre.

Ces yeux sont de verre.

Oh ! ce monstre est d'un effroyable aspect , au milieu de la rue St-Pierre si resplendissante de gaz , de luxe , et de faisceaux de cristaux et de lumières.

Et cet être épouvantable ne respecte ni l'âge , ni le sexe ; on accourt sur ses pas , et il engloutit tout ce qui s'approche de lui.

Quelque fois il renverse sous ses pieds ceux que l'imprudence jette sur son passage ; ils y trouvent toujours la mort.

Et ce monstre est cependant l'un des bienfaits de notre industrie moderne.

— Quel est donc ce monstre!

— C'est une *omnibus*, une *Favorite*, une *Algérienne*.

Il vous transporte d'un bout à l'autre de la ville, des Terreaux à l'Île-Barbe, ou d'Ainay à Vaise, moyennant 30 centimes, six fois le prix du passage du Styx.

GRAND-THÉÂTRE.

NOURRIT. — LE SIÈGE DE CORINTHE. — LE CALIFE DE BAGDAD. — LE PHILTRE.

Nourrit va nous quitter. Encore quelques soirées et ce talent que nous pouvons admirer encore, ne vivra plus que dans nos souvenirs et nos regrets. Jeudi dernier le *SIÈGE DE CORINTHE*, plusieurs fois annoncé, a fait enfin son apparition. Long-temps avant le lever du rideau, un double sentiment de curiosité préoccupait le public, et stimulait l'impatience générale. Les mots de *cabale* et de *sifflets* circulaient de bouche en bouche. L'opposition belligérante qui a lancé l'interdit sur le directeur-acteur, et partant sur les pièces de son répertoire, était là, disait-on, avec renfort de bancs et arrière bancs de siffleurs.

Voyez là-bas dans ce groupe, le roi de la ligue, le chef des malcontents. De là partiront ordres, signaux, tempêtes et combats. A lui de prononcer le *quos ego* et d'un geste, d'un sourcillement faire éclater l'explosion la plus charivarique que vous ayez eue de vos jours.

Ainsi, au premier coup d'archet, j'attendais, haletant d'anxiété, couvrant tout le parterre de mon regard. Malheureux chef de la Grèce expirante, me disais-je *in petto*, les Turcs ne sont pas tes plus cruels ennemis, ils ont là de rudes auxiliaires qui s'apprentent pour la mêlée. Ce n'est pas contre les flèches, mais contre les sifflets qu'il te faut cuirasser.

Le rideau se lève.... rien!... Lecomte paraît.... rien!... Lecomte chante, pas davantage!... Nourrit se fait entendre... et les mains d'applaudir et les bouches de crier bravo! Oh! pour le coup, cabale, j'ignore ce que tu devins! Je t'oubliai, tous t'oublièrent, excepté un mien voisin, excellent homme, qui s'était endormi pendant le ballet. Tout-à-coup il se réveille en sursaut au bruit d'ac-

cords criards et perçans, et il se prit à dire : Maudite cabale !... C'était un chœur de Grecques et d'Osmanlis.

La paix est signée entre le public et le directeur... Nourrit a été l'heureux intermédiaire entre les deux partis. Sa voix a rétabli l'harmonie ; tant mieux, nos plaisirs y gagneront. Les chœurs à part, *le Siège de Corinthe* a été revu avec plaisir par la manière dont il a été chanté. Nourrit, placé dans sa sphère, a détaillé cette musique grandiose avec cette voix que vous lui connaissez et une méthode dont on apprécie de jour en jour l'excellence et le bon goût.

Lecomte s'est acquité de son rôle difficile en chanteur habile, sa voix est toujours nerveuse, bien timbrée, et son goût plein de charme et de délicatesse. Ajoutez à cela pour n'être pas juste à demi qu'il a joué aussi bien qu'il a chanté. A tous égards, la cabale devait se trouver désarmée.

Un conseil à Becquet ! Sa voix est belle, dans le *Médium* surtout ; elle brille par le timbre et la plénitude, mais qu'il la travaille par des études de vocalisation, qu'il apprenne à s'en servir et surtout qu'il s'efforce de devenir acteur.

Le Calife nous a montré la rondeur et le jeu comique de Nourrit ; il a rajeuni par son chant l'air harmonieux et si connu de *ma Zétulbé*. Dans *le Philtre*, il a fait friser aux larmes sous les traits du bon et naïf *Guillaume* ; son talent de comédien n'avait jamais aussi bien ressorti que dans ce rôle, créé par lui à l'Académie royale de musique. Qu'il a bien dit surtout :

Philtre divin, liqueur enchanteresse,
Ton aspect seul charme mon cœur ;
Je vais enfin te devoir ma maîtresse,
Je vais te devoir le bonheur.

Honneur, trois fois honneur à notre *Prima-donna* ! elle a souvent rappelé à l'assistance émerveillée, la voix pure et correcte et le goût exquis de M^{me} Damoreau ; elle est vraiment digne de chanter à côté d'elle, et nous ne serons pas surpris d'apprendre un jour que le même public applaudit l'une et l'autre tour-à-tour.

Gustave Blès nous plaira davantage dans Fontanarose lorsqu'il y sera plus comique. Nous dirons à Barbot que ses intonations exigent plus de sûreté, son chant plus de vigueur, et son jeu plus d'expression.

RÉVERIE.

Qu'elle est belle la vie,
S'ouvrant toute fleurie
Aux premiers jets d'amour !
Exhalant sa jeunesse
Sa délirante ivresse,
Qui doit durer toujours !

Mais quelque temps encore
Le parfum s'évapore,
Le vase reste à sec !
L'ame n'a plus de rêve,
L'arbre n'a plus de sève,
L'horizon plus d'aspect.

Chaque penser qui passe
Laisse un poids qui s'entasse
Au fond de notre cœur !
Chaque jour qui s'écoule
Est la vague qui roule
Un débris de bonheur.

Puis si notre faiblesse
Pousse un cri de détresse,
Il s'éteint sans échos,
Car personne n'arrive
Sur les bords de la rive
Pour nous tirer de flots.

Pourquoi rester au monde...
Quand l'amertume inonde
Et submerge le cœur ?
Pourquoi traîner sa vie
Sans but, sans poésie,
A travers la douleur ?

Mourir ! mais l'espérance
Se glisse et se balance
Comme un ange d'en-haut.
Mourir ! mais les années

Tout-à-coup réveillées
Sortent de leur tombeau.

Leur vision déplie ,
En longue rêverie
Et les songes dorés,
Et les douces tristesses ,
Ces trésors de tendresse
Par le temps dévorés.

Ainsi la destinée
Ressemble à la marée
Qui monte par le flux.
Le temps toujours la roule
Et le cœur la déroule
Sur l'effort du reflux.

O volonté de l'homme !
N'est-tu donc qu'un fantôme
Qui meurt en vains projets ,
Qui veut briser sa chaîne,
Et jusqu'au bout la traîne
De désirs en regrets ?

T.



PIANOS ET HARPES DE LA MAISON ERARD.

Au milieu de la concurrence qui s'est établie depuis quelques années dans la fabrication des pianos et des harpes, l'ancienne maison Erard fait plus que soutenir le premier rang. Le chef actuel de ce bel établissement qui répand depuis des années des milliers d'instrumens dans toute l'Europe et les Indes, vient d'ajouter encore à la réputation de ses parens. Devant le Jury de 1834, les pianos de M. Pierre Erard l'ont emporté sur tous les autres par la beauté de leur son et la facilité du toucher ; l'un d'eux surtout a été jugé tellement supérieur, qu'il a servi de point de comparaison à plus de 80 pianos envoyés au concours. C'est pour ce piano modèle que la première médaille d'or

de 1834, a été votée par le Jury à M. Pierre Erard ; cependant il exposait pour la première fois. Aussi l'a-t-on en outre jugé digne de la plus haute récompense que l'on accorde à l'industrie : la Croix de la Légion d'honneur. C'est la seconde distinction de ce genre dans cette honorable famille : feu Sébastien Erard avait été décoré en 1827.

L'administration des théâtres vient d'engager pour l'année prochaine M. Sirant et M^{lle} Ambroisine. Ce sont là deux nouvelles que le public recevra avec plaisir

— Lepeintre continue le cours de ses représentations et de ses succès. Chaque rôle ajoute à sa réputation. Samedi la foule était au petit théâtre, Lepeintre jouait dans trois pièces: Acteur et public, chacun a rempli son rôle ; l'un avec son talent, l'autre avec son rire et ses applaudissemens. A jeudi notre article sur Lepeintre ! — Les écuyers Paul et Bastien attirent aux Montagnes Françaises un nombreux concours de spectateurs. Ils justifient cet empressement par la variété de leurs exercices et la force des sujets qui forment leur troupe équestre. L'intelligence du *Cheval Arabe* est vraiment remarquable, et dans cette scène, le noble coursier lutte de sentiment avec son maître. La richesse et le bon goût qui règnent dans les costumes et les tableaux mis en action ajoute à l'éclat d'un spectacle que tous les Lyonnais voudront voir. Qu'ils se hâtent!



——*

COUPS D'AILE.

— *Le Précurseur*, à propos de Lepeintre, disait : Pour prendre la nature sur le fait, il n'y a rien de tel que Lepeintre. Farcœur de *Précurseur* !

— M. G. B., feuilletoniste du *Journal de Commerce*, assure que lorsque Nourrit chante la petite maîtresse *la plus douillette* se croit sur un lit de roses.

Puis plus bas il blâme les artistes qui, au lieu de travailler s'endorment sur des roses au sein de succès éphémères. M. G. B. est décidément un journaliste à la rose.

— L'imagination de M. G. B. croit voir dans la voix brillante de Nourrit des perles, des rubis et des saphirs. O imagination, que tu es riche dans tes combinaisons !

(Voir le *Journal du Commerce* du 27 juillet.)

— Le *Journal de Commerce* nous apprend qu'il va changer son vieux caractère contre un neuf.